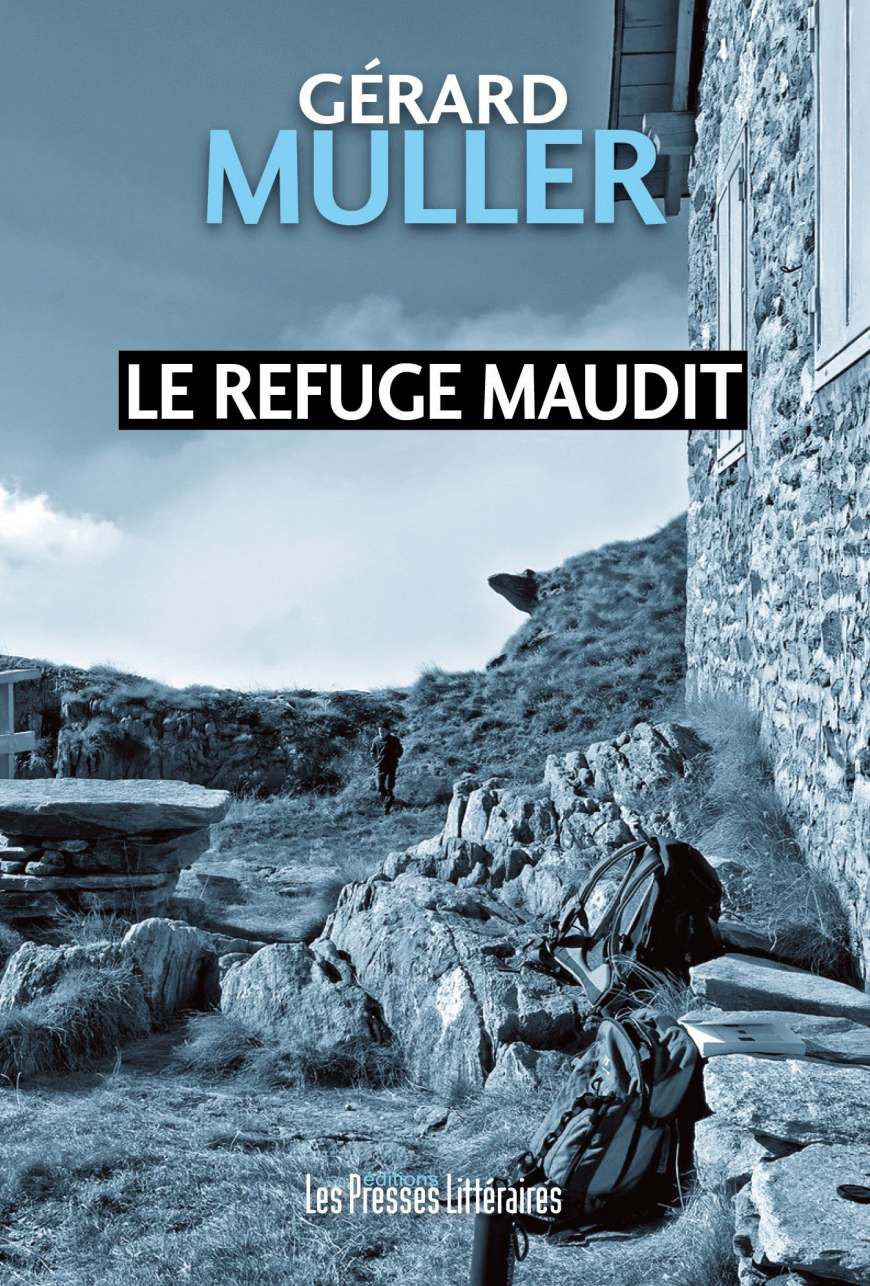




GÉRARD
MULLER

LE REFUGE MAUDIT

Les éditions Presses Littéraires

LE REFUGE MAUDIT

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtiments sur
www.lespresseslitteraires.com

Site de l'auteur :
www.gerardmuller.com

ISBN : 979-10-310-1530-9
© Gérard Muller – Les Presses Littéraires, 2024

GÉRARD MULLER

LE REFUGE MAUDIT

Les ^{éditions} Presses Littéraires

*À tous les randonneurs,
de France et de Navarre,
qui partagent ma passion pour la montagne*

*Si tu n'arrives pas à penser, marche,
Si tu penses trop, marche,
Si tu penses mal, marche encore.*

Jean Giono

Chapitre 1

Les randonneurs arrivent par petits groupes. C'est le coup de feu pendant lequel Sylvie et Étienne doivent tout faire : accueillir les clients, leur donner les instructions d'usage, indiquer le dortoir et la couche qui leur sont affectés, prendre leurs coordonnées et leur destination afin de pouvoir les identifier en cas de problème, préparer le dîner, servir les boissons, tout en restant de bonne humeur malgré la pression continue qui s'abat sur leurs épaules depuis l'ouverture.

Le couple de gardiens gère le refuge du col de la Vanoise du 1^{er} juin au 21 septembre. Aucun jour de repos, pas plus de 7 heures de sommeil, un travail harassant afin de maintenir les lieux propres et satisfaire les 129 personnes qui y séjournent chaque nuit, à plus de 2500 mètres d'altitude.

Mais, malgré cette charge, les deux trentenaires n'échangeraient leur métier contre aucun

autre. Devant eux, un spectacle magnifique avec la Grande Casse et ses glaciers, la vue sur la vallée de la Tarentaise, l'émeraude des alpages et la visite des animaux sauvages aux heures creuses : marmottes, lièvres des montagnes, bouquetins et, quelquefois, des chamois qui viennent découvrir ce qui se passe avant de repartir en sautant comme s'ils étaient montés sur des ressorts.

Comme tous les soirs de juillet, le refuge affiche complet et il va même falloir proposer aux insouciants, ceux qui n'ont pas réservé et qui arriveront trop tard pour être renvoyés en bas, de dormir soit dehors, soit sur les tables, une fois que celles-ci auront été débarrassées après le dîner fixé à 19 heures précises. Le lendemain, certains se lèveront très tôt pour gravir un sommet avant la chute des pierres provoquée par la chaleur.

Tandis qu'Étienne est aux fourneaux pour préparer salade de carottes, saucisses, purée de pommes de terre et tartes à la myrtille, la spécialité des lieux, Sylvie accueille les arrivants. Les randonneurs doivent poser leurs sacs à dos sur les pitons en bois prévus à cet effet, en sortir leurs effets pour la nuit et leur toilette, et enfiler des Crocs après avoir rangé leurs chaussures de montagne dans le réduit *ad hoc* d'où s'échappent des effluves de transpiration et des odeurs de vieilles chaussettes.

Les alpinistes, de leur côté, suivront le même itinéraire pour leurs brodequins, avant de déposer cordes, piolets, pics à glace, coinceurs, baudriers, mousquetons, casques et crampons à glace dans un autre réduit dédié et sécurisé par un code. Ils font partie de l'aristocratie des sommets et le montrent en regardant parfois de haut les marcheurs qui se contentent d'emprunter les chemins balisés, comme le GR 55 qui traverse le parc de la Vanoise et passe devant le refuge pour en rejoindre un autre.

Justement, un trio de varappeurs déboule devant l'attention de la gardienne. Deux hommes, et une femme qui boite au point d'être soutenue par ses compagnons de cordée. Tandis qu'ils s'approchent du bâtiment, couvert de bois en partie, Sylvie remarque que du sang coule de son crâne avant de se coaguler sur sa joue droite, et que la blessée émet des râles en continu, gémissements accompagnés de grimaces de souffrance.

La maîtresse des lieux, qui a aussi suivi un stage de premiers secours, se précipite vers l'accidentée, inspecte la plaie au-dessus de la tempe, découvre que le cuir chevelu est entamé au point de mettre à nu l'os crânien, avant de lancer :

– Qu'est-il arrivé ?

– Nous nous entraînions sur une des parois de la Grande Casse lorsque Marie-Claire a dévissé et,

malgré la corde qui l'assurait, elle a frappé sans ménagement la falaise avec sa tête et sa jambe droite. Nous sommes aussitôt descendus – heureusement nous n'avions fait que 50 mètres –, et avons tout de suite rejoint le refuge, répond le plus âgé des deux hommes dont le visage a visiblement pâli lors de l'évènement et trahit une angoisse évidente.

– Installez-la sur une des tables, je vais réaliser quelques tests... Mais, elle n'avait pas de casque ?

– C'était juste un entraînement, réplique le plus jeune qui, lui non plus, n'en mène pas large.

Ils s'exécutent en soulevant délicatement la blessée avant de la déposer sur un des panneaux de bois qui reçoivent normalement les boissons. Sylvie procède à une inspection plus poussée de la plaie pour constater que celle-ci est plus profonde qu'attendu en première analyse, et qu'il semble même qu'un peu de liquide céphalorachidien s'en échappe, ce qui est annonciateur d'un cas urgent.

Aucun doute. La situation est grave. Aussi s'entend-elle lancer :

– Je vais tout de suite appeler du renfort. L'hélicoptère du secours en montagne devrait arriver de Bourg-Saint-Maurice d'ici 15 minutes pour l'emmener à l'hôpital d'Albertville... ou de Chambéry, si son état est jugé plus sérieux... D'ici là, ne la bougez pas, je vais lui apporter un sédatif... Évitez aussi

qu'un attroupement s'établisse autour d'elle, car elle a besoin de repos et de tranquillité.

La gardienne rejoint le refuge et avertit immédiatement le PGHM par radio. Heureusement, l'autogire est libre et pourra venir comme annoncé. Elle ouvre ensuite le petit placard où elle enferme en lieu sûr sa trousse de premiers soins pour en extraire deux comprimés de l'anxiolytique qui lui a été recommandé dans des cas similaires, et une bande de gaze qu'elle appliquera sur la plaie.

Sylvie rejoint ainsi le trio et constate qu'un modeste rassemblement entoure la victime. Munie d'un verre d'eau et du médicament, elle s'apprête à demander aux curieux de s'écarter lorsqu'elle entend de la part du plus âgé :

– Elle s'est évanouie ! Regardez, son visage est devenu tout blanc et elle ne bouge plus !

Aussitôt, la gardienne éloigne la petite foule avec une énergie décuplée pour se pencher vers la blessée. Un rapide examen lui montre que celle-ci ne respire plus et que son pouls est inexistant.

Pas une minute à perdre. Le défibrillateur ! L'instrument, disposé sur la cloison de l'entrée, est immédiatement sorti de son emplacement pour être amené sur la table et ouvert. Sans hésiter, Sylvie soulève le polo de l'accidentée, dont le thorax ne

porte plus que son soutien-gorge, colle les deux électrodes de part et d'autre du balconnet gauche, branche les fils sur la boîte, avant de déclarer :

– Écartez-vous, je vais déclencher un premier choc, car la machine me le demande comme vous l'avez entendu.

Elle s'exécute aussitôt la requête formulée, et le corps de la blessée rebondit sur la table après avoir décollé de celle-ci en émettant un son mat et angoissant.

L'engin annonce alors que le pouls n'est pas reparti, et qu'il faut procéder à une RCP, une réanimation cardio-pulmonaire, ou respiration artificielle. Pour ce faire, la secouriste monte sur la table, se place à califourchon au-dessus de la victime, pose ses deux mains, doigts croisés et coudes tendus, sur le sternum de la polytraumatisée, pour effectuer des compressions thoraciques de cinq centimètres. Après une vingtaine de compressions, il est temps de réaliser deux insufflations, ou bouche-à-bouche, ce qu'elle fait avec application, tandis que l'intensité dramatique s'accroît parmi les randonneurs et qu'un silence religieux s'installe.

Une fois les insufflations accomplies, le défibrillateur annonce qu'il faut procéder à un nouveau choc. Exécution immédiate. Le corps rebondit encore plus haut, mais, aussitôt, une sonnerie retentit :

– Le pouls est reparti ! C'est bon ! lance alors Sylvie qui constate que du rose est apparu sur le visage de la blessée, pour le plus grand soulagement de l'assistance et du sien propre.

Au même moment, le bruit de l'hélicoptère résonne sur les parois des montagnes environnantes, et l'engin émerge devant le soleil qui a déjà entamé sa descente sur l'horizon. Dans un vacarme infernal, et un souffle de vent généreux, l'appareil se pose sur le terre-plein dédié, celui où il atterrit lorsqu'il s'agit de ravitailler le refuge en nourritures, boissons et gaz pour la cuisine.

Aussitôt, ses pales ralentissent, et deux personnes, vêtues d'une combinaison rouge avec bandes fluo, en sortent pour courir vers l'attroupement, tout en transportant leur matériel médical qui tient dans deux valises.

– Je suis le médecin, que s'est-il passé ? lance la femme du duo en montrant le défibrillateur.

– Arrêt cardiaque, mais j'ai pu faire repartir le cœur, annonce Sylvie avec la modestie qui la caractérise, et en ajoutant :

– Chute en dévissant, il y a un traumatisme crânien et une blessure à la jambe droite. Je lui ai donné aussi un sédatif.

– Vous avez parfaitement agi. Bravo... Maintenant, laissez-nous travailler, nous allons devoir emmener